

Comment peut-on être Québécois?

Robert Dole

Number 90, Summer 1993

Montréal pluriel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44545ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dole, R. (1993). Comment peut-on être Québécois? *Québec français*, (90), 102–103.

Comment peut-on être Québécois ?

Robert DOLE

Curriculum vitae : né en 1946, ville d'origine : Washington, D.C., baccalauréat en littérature anglaise de l'université Harvard (1968), doctorat en linguistique de l'université Laval (1981), depuis 1977 professeur d'anglais et de linguistique à l'université du Québec à Chicoutimi, polyglotte.

« Comment peut-on être un Chicoutimien d'origine américaine ? » La proposition peut sembler aussi absurde à plusieurs de mes contemporains que la fameuse question de Montesquieu posée en 1721 : « Ah ! ah ! Monsieur est Persan ! C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

Parmi ceux qui sont perplexes devant un tel phénomène, il faut compter Lyliane Gagnon qui m'a décrit dans *la Presse* du 31 janvier 1993 comme étant « un Américain qui vit à Chicoutimi ! » Son point d'exclamation en dit très long. Cela ne se fait pas ! Il est bien possible que des milliers de Québécois vivent en Floride, mais un Américain ne choisit pas de vivre à Chicoutimi, ne fût-ce que par défiance intellectuelle.

Ce qui est encore plus illogique dans mon cas, c'est que mes options de lieux de résidence ne sont pas limitées aux cinquante États des États-Unis mais incluent également les douze pays de la Communauté Européenne, car je possède un passeport irlandais, un cadeau en quelque sorte de ma grand-mère irlandaise. J'ai déjà enseigné dans trois universités européennes et je parle couramment cinq langues européennes. Je pourrais donc trouver un emploi aussi facilement en Europe qu'aux États-Unis.

Mais je demeure à Chicoutimi depuis seize ans, je ne cherche pas de poste ailleurs, et j'espère rester ici jusqu'à la saint-glinglin. À part cela, je suis un membre actif du Parti québécois et saisis chaque

occasion possible pour défendre le Québec indépendant. Mes interventions dans ce domaine ont commencé en 1991 par un plaidoyer scandaleux devant la Commission Bélanger-Campeau dans lequel j'ai affirmé que seule l'indépendance peut permettre la survie de la langue française sur le sol québécois. Mon moment de gloire est venu lorsque le député Jean-Pierre Hogue m'a attaqué en langue anglaise. Je ne pouvais évidemment pas résister à une tentation spectaculaire et lui répondis en polonais !

Pour comprendre pourquoi je suis heureux de vivre à Chicoutimi, il faut d'abord savoir pourquoi j'ai pris la décision en 1968 de quitter mon pays d'origine pour toujours et de vivre en exil permanent. Ceux qui connaissent les États-Unis de cette époque-là ne devraient pas être surpris par mon geste. En fait, plusieurs de mes amis qui sont restés aux États-Unis me disent que je suis vraiment chanceux d'être parti.

J'ai passé mon enfance dans la ville de Washington qui est, depuis mon départ, devenue la capitale mondiale de l'homicide. Mon père avait le poste de *Religion Editor* au *Washington Post*. J'étais donc dans une position où je voyais très clairement les liens entre les hommes politiques et Dieu, pour le moins dans leur discours officiel. Les politiciens confirmaient ce que l'on nous apprenait chaque jour dans les écoles : que nous, les Américains, étions supérieurs à toutes les autres nations parce que Dieu nous avait créés ainsi et que, par conséquent, nous avions le triste devoir d'intervenir dans les affaires d'autres pays chaque fois qu'ils semblaient ne pas suivre notre modèle, celui qu'est béni par Dieu.

Quoi qu'il en soit, je voyais autour de moi toutes sortes d'injustices : les écarts énormes entre les riches et les pauvres, le racisme flagrant (je me souviens des

« *White Men's Room* » et des « *Colored Men's Room* », des « *Whites Drinking Fountains* » et « *Colored's Drinking Fountains* », des restaurants qui étaient fermés aux Noirs). Je trouvais très difficile de réconcilier le matérialisme omniprésent des Américains avec les préceptes de la Bible qu'ils citaient à longueur de journée. Lorsque j'avais quinze ans, je commençais à me considérer comme un pacifiste et me demandais si un pacifiste devait continuer à vivre dans le pays le plus belliqueux de l'histoire. Je jouais un rôle très actif dans le mouvement contre la guerre au Vietnam depuis son début en 1962.

Il me semblait que les États-Unis que j'aimais étaient un pays mythique. Ils n'étaient certainement pas le pays dont les fondateurs avaient rêvé. Je pensais que Thomas Jefferson et les philosophes du XIX^e siècle, tels que Ralph Waldo Emerson et Henry David Thoreau, auraient éprouvé le même sentiment de répulsion que moi devant la catastrophe de l'histoire américaine. Eux aussi auraient plié bagages.

Je finis mes études à Harvard en 1968 et partis pour l'Europe une semaine après la collation des grades. Je parlais déjà couramment le français et pouvais me débrouiller en allemand et en italien. Je me rendis au village de ma grand-mère en Irlande et découvris là-bas une façon de vivre qui me plaisait beaucoup plus que tout ce que j'avais connu aux États-Unis. Les gens étaient très pauvres et n'avaient même pas de toilettes à l'intérieur des maisons. Pourtant, il me semblait qu'ils vivaient mieux et plus heureusement que les Américains. La révélation de cette expérience m'a convaincu que ce n'était pas seulement les États-Unis que je voulais rejeter, mais plutôt le XX^e siècle tout entier. Je garde jusqu'à ce jour une nette préférence pour le XIX^e siècle. Je suis beaucoup plus heureux quand je lis un

roman du XIX^e siècle que lorsque je regarde la télévision du XX^e. Parfois, j'ai l'impression que cette prédilection culturelle explique en quelque sorte ma préférence pour la vie chicoutimienne par rapport à celle des grandes villes modernes.

Après neuf ans en Europe où je travaillais comme professeur d'anglais dans les universités de Metz, de Bonn et de Lodz, je décidai de revenir en Amérique. Je voulais être près de mes parents pendant leur vieillesse. Ils habitaient alors dans le village ancestral de la famille dans le New Hampshire. Le choix du Québec me paraissait donc assez évident. Ici, je pourrais continuer à vivre en dehors des États-Unis et loin de tout ce qui m'agaçait là-bas, mais en même temps assez près pour rendre visite à mes parents.

Je connais le Québec depuis mon enfance. En effet, je passais les étés dans notre maison du New Hampshire et me rendais presque chaque année au Québec. C'est au Québec que je pratiquai la belle langue française pour la première fois. Mon pèlerinage annuel était donc un grand moment d'aventure et de découverte.

Je posai ma candidature à toutes les universités francophones du Québec et c'est l'université du Québec à Chicoutimi qui eut la bravoure de m'offrir un poste. Quand j'arrivai ici en 1977, je me dis que je ne partirais jamais, que j'avais déjà assez voyagé, qu'il était temps que je m'établisse pour de bon. C'est une décision que je n'ai jamais regrettée.

Je ne me mêlais pas de la politique canadienne jusqu'à l'époque du lac Meech. Je me considérais plus ou moins comme un étranger en exil permanent qui n'avait pas le droit de s'immiscer dans la politique interne d'un pays qui n'était pas le sien. Tout cela a changé avec Meech. Tout d'un coup, je me suis rendu compte que je me sentais personnellement visé par l'attitude insultante du Canada anglais vis-à-vis du Québec français. Je voyais à la télévision et dans les journaux des hommes politiques qui refusaient de reconnaître le caractère évidemment distinctif de la société québécoise.

*Tout d'un coup,
je me suis rendu
compte que je me
sentais personnellement
visé par
l'attitude insultante
du Canada anglais
vis-à-vis
du Québec français.*

Je savais que les enjeux de leurs débats étaient rien de moins que la survie du peuple francophone. Je ne pouvais m'empêcher de penser que je m'identifiais avec les Québécois francophones, que je n'étais donc plus un étranger et que j'avais finalement gagné une nouvelle patrie : le Québec de demain.

Le statut d'étranger a des avantages et des désavantages. J'essaie de garder les avantages et de me débarrasser des désavantages. Le plus grand avantage est la liberté profonde de suivre notre propre



conscience en étant non conformiste. Mon auteur favori, Stéfan Zweig, exprimait cette idée ainsi : « Ausserhalb seines Landes ist man freier, denkt man freier », ou bien : « On est plus libre et pense plus librement hors de son propre pays ».

Le plus grand désavantage de l'exil est la solitude. Selon l'auteur marocain Tahar Ben Jelloun, « l'exil est un malheur, une infirmité, une longue et interminable nuit de solitude ». Cet aspect de mon exil est clos pour toujours. Je suis chez moi ici au Québec, et c'est mon pays parce que je partage la communauté de rêves, dans les mots d'André Malraux, qui constitue la nation québécoise. Je pense de temps en temps que je suis plus Québécois que les Québécois de souche car j'ai choisi délibérément le Québec tandis que les autres sont Québécois par hasard de naissance.

La richesse naturelle la plus importante du Québec est le peuple québécois, et c'est lui qui me convainc que j'avais raison en choisissant ce pays. Si j'avais à décrire les Québécois, les adjectifs qui viendraient le plus spontanément sont : naturels, calmes, pacifiques. Ils sont devenus pour moi la norme par laquelle je compare tous les autres peuples du monde.

Ma participation dans la lutte pour l'indépendance du Québec est donc motivée par un mélange de gratitude pour mon nouveau pays et des soucis d'un linguiste qui connaît bien l'histoire de la disparition des langues minoritaires. Je sais fort bien que c'est la langue française qui protège le Québec contre les horreurs sociales des États-Unis. Je sais aussi que la survie d'une langue minoritaire n'est jamais évidente. Les linguistes, par exemple, estiment à deux mille le nombre de langues et de dialectes qui seront effacés par l'anglais avant la fin du siècle. Si le français du Québec ne veut pas répéter l'histoire irlandaise, il nous faut une législation linguistique efficace. Selon moi, c'est seulement un Québec indépendant qui sera en mesure d'assumer une telle législation.